

20 novembre 2016

Je me réveille en sursaut. Un vent fou cerne la maison. Des tuiles claquent. Le vieux banc de la terrasse s'écrase contre la rambarde.

Poussée par les rafales, la porte-fenêtre entrebâillée s'ouvre d'un coup, les tentures se soulèvent. Le living est plongé dans le noir, je m'étais assoupie dans le divan.

La peur s'insinue dans le flou de mes pensées.

L'image d'Yves en mer s'impose.

La violence des bourrasques me rappelle l'ouragan qui tourne autour de lui.

Il a quitté le Costa Rica hier pour gagner le canal de Panama. Les nouvelles font état de conditions climatiques épouvantables, certaines zones côtières du Costa Rica et du Nicaragua sont évacuées.

Peut-être suis-je en train d'éprouver les mêmes frayeurs que lui?

Mais la mer ne m'entoure pas, il n'y a ni roulis ni tangage, les vagues ne s'écrasent pas sur la coque de ma maison.

Je me souviens, je lisais *l'Intranquillité* avant de m'endormir<sup>1</sup>.

Je répète le mot, il résonne avec force en moi. Le temps est intranquille, ma nuit le devient. Yves l'est. Depuis pas mal d'années, dès son adolescence déjà, nous plongeant par

<sup>1</sup> Marion Muller-Colard, *l'Intranquillité*, Bayard, 2016.

la même occasion dans cet inconfort que l'écrivaine trouve positif. Elle préfère les intranquilles aux tranquillisants, elle préfère être bousculée qu'organisée. Je l'approuve tout en pensant que vivre avec un fils de ce gabarit est parfois épuisant !

J'avance en pensée sur le pont du bateau, je sens l'odeur des embruns, je vois Yves boosté par l'adrénaline. Les moments exceptionnels le dopent.

Je me souviens de sa tirade, avant son premier voyage, seul, en pays étranger. Il avait 18 ans.

Le tapis roulant emportait déjà sa valise quand il nous avait regardés, l'employée et moi, un sourire irrésistible aux lèvres et nous avait lancé : « Je rêve que l'avion soit détourné ! ».

Elle avait froncé les sourcils, j'avais étouffé mon agacement et lui avais souri à mon tour.

Je ne voulais pas le quitter sur une remarque. De retour à la maison, j'avais écrit quelques lignes pour me détendre.

Je les connais encore par cœur. Je réalise à grand retardement la place du cœur dans cette expression scolaire que l'on nous serinait à longueur d'années primaires.

*Le ciel est gris ce vendredi soir*

*Yves s'envole pour le Guatemala.*

*« Gris, rien que du gris dans ce pays, les gens, les routes, le temps..., m'a-t-il dit dans la voiture. Tu ne trouves pas ? » J'ai à peine répondu, me demandant : « Vers quoi part-il ? Vers qui ? »*

*Sans doute ces questions me taraudent-elles davantage que lui !*

*Il vit le moment présent, se réjouit de trouver le soleil, la mer, de rencontrer d'autres baroudeurs qui travaillent, s'amuse, partent et repartent au gré de leurs affaires mais aussi de leur fantaisie.*

*Le sourire de l'aventure au bord des lèvres, il m'a lancé un signe discrètement tendre avant de franchir la porte qui le menait à l'avion.*

*Quand je suis remontée dans la voiture, le ciel avait changé. Des petites taches bleues tentaient un passage dans le gris. De bon augure ? À quoi songeait-il dans la carlingue ?*

*Il dit souvent que rien n'a d'importance, qu'il faut profiter de chaque instant, vivre, rire.*

*Il adore l'imprévu, l'extraordinaire, le farfelu.*

*Parfois, un regard, une grimace, un geste le ramènent au pays de l'enfance.*

*Qui est-il vraiment ce grand gosse que je n'arrête pas de découvrir ?*

C'est fou, ces lignes ont déjà vingt-deux ans mais elles sont toujours d'actualité.

L'avion ne fut pas détourné, Yves revint plus avide encore de nouveauté.

Il y a quinze jours, il s'exclamait au téléphone :

— Tu imagines ? Quelle aventure ! Traverser la mer des Caraïbes, jamais plus je n'aurai pareille occasion. Tant mieux si les vents et les courants sont contraires, il y aura de l'ambiance.

— Mais ton travail au restaurant alors ?

— Tracasse, Maman. Michel me garde ma place. Je dois être rentré pour le 15 décembre. Aucun problème. À moins que le bateau ne chavire !

Ses « ha, ha, ha » carillonnaient gaiement dans mon oreille, se moquant de mon inquiétude.

Son message, hier, était bref mais à l'image de son humeur aventureuse.

« C'est parti, amarres larguées. Yesss ! »

Yves est en mer, sur un catamaran, avec un capitaine breton et deux autres marins, il ne connaît rien à la navigation, il est capable de tout, l'ouragan les cerne et je ne dois pas avoir peur!

Il est 23 heures chez nous, 16 heures pour lui. Je ne m'endormirai plus. Mes deux autres fils sont tranquilles, chez eux, en famille, je ne vais pas alerter au milieu de la nuit. Les alerter de quoi, d'ailleurs?

Je pousse un soupir, me lève et, sans trop savoir ce qui me guide, me précipite dans le vestiaire, attrape mon anorak, un foulard, chausse mes bottillons, saisis mon trousseau de clés sur la commode et claque la porte derrière moi.

Je veux braver le vent, entendre grincer les branches, être frappée par les feuilles mortes, à défaut de me battre contre la force des vagues et la tempête en mer.

Je veux me sentir au plus près d'Yves, au milieu du tumulte.

L'air n'est pas iodé ici, il sent l'automne sur le sentier qui mène à la rivière.

Je veux entendre le grondement de l'eau, regarder son écume qui devient orange quand elle passe sous les lampes du pont. Le courant est rapide, l'eau tourbillonne à plusieurs endroits, des branches d'arbres mêlées à des morceaux de plastique et d'herbes arrachées se fracassent sur les grosses pierres. Mon visage est fouetté par les gouttes, le vent malmène mon capuchon qui se gonfle de stupéfaction. Un temps à ne mettre personne dehors.

Yves, que fais-tu en ce moment? Es-tu malade, étendu sur ton lit, dans une cabine minuscule?

Es-tu aux premières loges d'un décor apocalyptique?

Je veux, un tout petit peu, ressentir ce que tu vis.

Le chemin qui longe la rivière est désert. Je lance un clin d'œil reconnaissant aux quelques lampes publiques encore allumées avant d'avancer contre le vent, courbée, les mains dans les poches.

Mon capuchon n'a pas résisté, mes cheveux dégoulinent. Je m'en fous.

Comme Yves, j'affronte la tornade. Mes bottillons s'enfoncent dans la boue, je dérape et me rattrape à la branche d'un buisson qui m'érafle les doigts. Je pousse un juron, j'aurais dû prendre mes bâtons !

Je reprends courage en apercevant le vieux kiosque. Je m'arrête souvent à cet endroit où la rivière se lâche. Elle descend en cascade, roulant sur les grosses pierres.

Cette nuit, elle se déchaîne, les frappe, rebondit en gerbes. Ce spectacle m'attire autant qu'il m'effraie. Comment est-ce là-bas, Yves ?

Arrivée au kiosque, je m'arrête net. Un homme est assis sur mon banc préféré. Il est trop tard pour reculer. Je le reconnais dans la nuit, c'est le gars de Simenon. Je l'ai surnommé ainsi car il a la même allure énigmatique que les personnages de l'écrivain. Il n'y a pas longtemps qu'il est arrivé au village. Il loue un gîte dans la vieille tour Saint-Martin. Certains disent qu'il est médecin.

Il arpente les rues, la tête baissée, les mains derrière le dos, vêtu d'un long manteau. Une écharpe rouge dénote dans la grisaille de son apparence.

Je ne lui ai jamais parlé. Je m'attends à ce qu'il se lève et s'éloigne en me voyant mais non, il tient une farde entre les mains et lit. Le faisceau d'une lampe frontale éclaire la page.

Je fais marche arrière quand sa voix, rauque, m'arrête.

— Je vous en prie. Le kiosque est à tout le monde.

Il se lève, se rapproche et, très vieille France, me tend la main en se courbant. Son « Mes hommages, madame » me semble sortir d'une pièce de théâtre.

Je suis tellement surprise que je m'assieds à quelques centimètres de lui. Que vient-il lire ici, à cette heure indue, pendant cette tornade ? Moi, j'ai l'excuse d'un fils en mer et de l'inquiétude, mais lui ?

Je m'apprête à lui poser la question quand il met un doigt sur ses lèvres et pose l'autre main sur mon bras. Quelques secondes passent. Serait-il fou ? Je suis prête à bondir et à m'enfuir quand j'aperçois le chat. Il avance lentement, s'arrête à quelques centimètres de nous, s'assied, se lèche les babines, lève ses yeux jaunes fendillés d'un trait noir vers l'homme immobile.

Le temps s'arrête. Je n'entends plus le vent ni la pluie, j'essaie de comprendre à quel jeu jouent ces deux apparitions nocturnes.

L'homme va dans sa poche, en retire une boîte ronde, soulève le couvercle pour en sortir une boulette de viande hachée qu'il pose délicatement sur le bout de sa bottine.

Je jurerais que le chat sourit. En moins d'une seconde, il bondit, happe la boulette, et avant de s'enfuir dans le talus, se retourne pour miauler un merci.

— Il est de moins en moins farouche. Il y a huit jours, il ne la prenait que si je la déposais à un mètre de moi.

Ainsi, cet inconnu dont tout le monde se méfie au village donne rendez-vous à un chat au milieu de la nuit pour lui offrir une boulette. Incroyable! Je n'en reviens pas de la douceur de ses gestes pour amadouer l'animal.

— Vous... vous venez toutes les nuits?

— Oui. Je sors tous les soirs, par n'importe quel temps.

Une nouvelle bourrasque nous enveloppe, des branches tombent non loin de nous.

Je dénoue mon foulard, le tamponne sur mes cheveux, mes joues.

— De quelle force est le vent?

L'homme fronce les sourcils qu'il a très abondants avant de répondre qu'il n'en a aucune idée.

— Vous n'avez jamais navigué?

Pour un peu, je lui reprocherais de ne pas me donner la réponse.

J'ai lu que les vents de force 7 devenaient dangereux pour les embarcations.

Quelle est la force du vent là-bas au large du Panama? Comment un catamaran tient-il la mer? Voilà les questions que j'aurais dû poser à mon marin débutant. Pourquoi, dans nos communications téléphoniques, dans ces moments qui abolissent les kilomètres, ne nous posons-nous que des questions banales?

— Non, jamais.

Je reviens sur terre. L'homme se croise les bras, les genoux, s'installe dans un mutisme que le bruit de l'eau et du vent rend plus profond encore. Une vieille bâche nouée et renouée autour d'un pilier claque sa solitude.

Après quelques minutes, je m'autorise une nouvelle question, il m'intrigue.

— Vous êtes vétérinaire?

— Drôle de question ! Pas du tout. Pourquoi ?

— Vous aviez l'air d'étudier le comportement du chat.

Un nouveau long silence nous enveloppe.

Je m'apprête à me lever mais sa voix me retient.

— Vous êtes la première personne à me poser une question personnelle. Il y a vingt-huit jours que je suis arrivé au village. Personne ne m'a adressé la parole à part la caissière de la supérette pour me demander de glisser ma carte bancaire dans l'appareil.

Ses sourcils en accent circonflexe égayent son regard sévère. J'ai l'impression qu'il plonge au fond de mon être.

Je ne suis pas d'humeur détendue. La tempête, Yves dans la sienne, me rendent nerveuse.

Je lui rétorque, agressive.

— Et vous, vous avez adressé la parole à combien de personnes ?

— Personne.

Il ricane à la redondance du mot.

Et, dardant à nouveau son regard vers moi :

— Je ne suis pas d'un naturel liant.

— Mais alors, pourquoi vous étonnez-vous ?

Je sens la moutarde me monter au nez.

— Je ne vous connais pas mais votre air renfrogné quand je vous ai quelques fois croisé dans le village ne m'a vraiment pas encouragée à vous parler.

— Ah !

Je détourne la tête, me concentre sur la rivière. Elle ressemble à un torrent ce soir. Elle charrie des pierres, des branches, des débris, de la violence.



Yves, comment est-ce là bas ?

L'homme reprend sa farde. Sur la couverture, un titre est écrit à la main, raturé, réécrit plus bas. J'observe du coin de l'œil mais n'arrive pas à lire.

— *Djebel Rokba*, me dit-il calmement.

Je me calle contre le dossier du banc, furieuse d'être devinée.

Il dépose la farde sur ses genoux, son sourire triste me trouble. J'attends en vain un commentaire. Qui ne vient pas. Je prends les devants.

— C'est un manuscrit ?

— On pourrait dire ça, oui.

— Que veulent dire les mots ? C'est de l'arabe ?

— Oui, c'est le nom d'une montagne algérienne.

Le silence nous recouvre à nouveau. J'ai l'impression que le portable a vibré dans ma poche.

Je le saisis, espérant des nouvelles, mais non, l'écran est noir, comme tout ce qui nous entoure.

Je voudrais avoir de tes nouvelles, Yves. Je te raconterai mon étrange rencontre près de la rivière, je la raconterai à tes frères, vous rigolerez tous les trois. Votre mère bravant les éléments, en pleine nuit, elle si froussarde ? Non, pas possible !

— Vous manipulez encore votre portable à cette heure-ci ?

— Il n'y a pas d'heure pour recevoir des nouvelles.

— Vous me semblez bien nerveuse.

À mon tour de ne pas répondre. Comment s'appelle ton capitaine breton, Yves ? Le savoir me rapprocherait de vous.

Je devrais me lever et rentrer mais le désir de vivre pleinement ces moments de tempête qui m'unissent à mon fils me retient sur le banc.